

Dialogue sur la religion naturel

by David Hume

Table des matières

Titre

Pamphile à Hermippe

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

Licence

Dialogues sur la religion naturelle

David Hume

Traduction anonyme du XVIIIème siècle

Pamphile à Hermippe

On a remarqué, mon cher Hermippe, que la coutume assez générale chez les anciens philosophes d'employer la forme du dialogue pour instruire leurs lecteurs, n'a fait que peu d'imitateurs parmi les modernes et n'a pas même réussi parmi ceux qui l'ont adoptée. Les raisonnements exacts et justes qu'on exige actuellement des philosophes qui veulent faire des découvertes, conduisent naturellement à une marche méthodique et didactique, par le moyen de laquelle on peut, immédiatement et sans préliminaires, exposer le système qu'on veut prouver et suivre sans interruption le fil des preuves sur lesquelles il est bâti. Il ne paraît guère naturel qu'un système soit exposé par manière de conversation ; et lorsque l'écrivain pour mettre de l'aisance et de la vivacité dans ses dialogues, et dérober le personnage de l'auteur ou du lecteur, veut s'écarter de la manière d'écrire directe, il est sujet à heurter contre un autre écueil et à jouer le rôle d'un pédant qui donne des leçons à son élève. S'il veut introduire dans la dispute l'esprit de la bonne compagnie, en l'assaisonnant d'une agréable diversité de matières et conservant à chacun de ses interlocuteurs un caractère qui soutienne l'équilibre, il perd souvent tant de temps en préparatifs, en transitions, que tous les charmes du dialogue dédommagent difficilement le lecteur du sacrifice qu'on a fait de l'ordre, de la précision et de la brièveté.

Il est toutefois des sujets auxquels la forme de dialogue semble singulièrement adaptée et mérite d'être préférée à la manière d'écrire simple et directe.

Un point de doctrine qui est si évident qu'on ne peut guère en contester la vérité, et en même temps si important qu'on ne saurait prendre trop de soins pour l'inculquer à l'esprit, paraît demander d'être discuté sous cette forme : cette manière a quelque chose de piquant qui sauve la monotonie d'un sujet rebattu ; la vivacité de la conversation donne une nouvelle force au précepte ; la variété des lumières, présentées par des auteurs qui jouent des rôles si différents, fait disparaître ce que cette manière aurait d'ennuyeux et de diffus.

D'ailleurs, toute question philosophique qui renferme tant d'incertitude et d'obscurité que la raison humaine ne saurait en porter une décision fixe et déterminée, semble nous conduire, dans la discussion, au style usité dans le dialogue et la conversation. Des hommes raisonnables

peuvent penser différemment sur des points où il ne serait pas raisonnable qu'aucun d'eux portât un jugement décisif ; des opinions qui se choquent, peuvent, surtout quand on ne décide pas, procurer d'agréables moments ; et quand le sujet est intéressant et curieux, le livre nous introduit en quelque façon dans les compagnies, et nous fait goûter les deux plaisirs les plus vifs et les plus purs de la vie humaine, les charmes de l'étude et ceux de la société.

Toutes ces circonstances se rencontrent heureusement dans le sujet de la religion naturelle. Est-il une vérité plus certaine, plus évidente que l'existence d'un Dieu : les siècles les plus ignorants l'ont avouée ; les plus grands génies ont eu l'ambition de chercher à produire à l'envi des preuves et des arguments nouveaux en sa faveur. Est-il une vérité plus importante ? N'est-elle pas le fondement de toutes nos espérances, la base la plus sûre de la moralité de nos actions, le support le plus ferme de la société et l'unique principe qui ne devrait jamais échapper de notre pensée et de nos méditations ? Mais en discutant cette vérité sensible et importante, que de questions obscures ne donne-t-elle pas lieu d'agiter sur la nature de cet être suprême, sur ses attributs, sur ses décrets, sur l'économie de sa providence ? Voilà ce qui a causé d'éternelles altercations parmi les hommes : la raison humaine n'a point encore porté de jugement certain à cet égard. Ces objets sont néanmoins si intéressants qu'il ne nous est pas possible de modérer l'impatiente curiosité que nous avons de les pénétrer, quoique le résultat de nos plus profondes recherches n'ait encore produit que doutes, incertitudes et contradictions.

Telles étaient les observations qui occupaient mon esprit pendant le dernier été que je passais suivant ma coutume avec Cléanthe, et dans le temps que j'assistais aux conversations qu'il eut avec Philon et Déméa. Le récit que je vous en fis dernièrement n'était qu'imparfait. Vous me dites alors que j'avais tellement excité votre curiosité que je devais entrer dans un détail plus circonstancié de leurs raisonnements et vous instruire des systèmes divers qu'ils exposèrent sur un sujet aussi délicat que celui de la religion naturelle. Le contraste remarquable des caractères de ces différents interlocuteurs relevait encore vos espérances ; surtout lorsque vous compariez l'exactitude philosophique qui caractérise l'esprit de Cléanthe à l'insouciance sceptique de Philon ou que vous pensiez les voir en opposition avec la rigide et inflexible orthodoxie de Déméa. J'étais trop jeune pour pouvoir jouer un rôle dans cette dispute ; la curiosité

naturelle à mon âge a tellement gravé dans ma mémoire la chaîne et la liaison des raisonnements dont chacun d'eux étayait sa cause, que j'espère n'en omettre et n'en confondre aucune partie essentielle dans ce récit.

Après avoir joint la compagnie que je trouvais rassemblée dans la bibliothèque de Cléanthe, Déméa fit quelques compliments à Cléanthe du soin qu'il prenait de mon éducation et de la constance inébranlable avec laquelle il persévérerait dans ses amitiés.

– Le père de Pamphile, dit-il, était votre intime ami : le fils est votre élève ; on peut même le regarder comme votre fils adoptif, à n'en juger que par les peines que vous prenez pour l'instruire dans toutes les branches de la littérature et des sciences. Je ne doute pas que votre prudence n'égale vos talents. En conséquence, je vous ferai part d'une maxime que j'ai suivie dans l'éducation de mes enfants : je voudrais savoir à quel point elle peut cadrer avec ce que vous avez pratiqué. La méthode que j'observe pour leur éducation est fondée sur ces paroles d'un ancien : « Pour acquérir la philosophie, il faut commencer par la dialectique, passer ensuite à la morale, puis à la physique et finir par la science qui nous instruit de la nature des Dieux. » Cette dernière science étant, selon lui, la plus profonde et la plus abstraite de toutes, il fallait avoir le jugement le plus mûr pour l'étudier. On ne pouvait en confier les mystères qu'aux esprits déjà pourvus des trésors de toutes les autres sciences.

– Attendez-vous si longtemps, dit Philon, pour enseigner à vos enfants les éléments de la religion ? N'est-il pas à craindre qu'ils négligent ou rejettent absolument des opinions dont ils auront si peu ouï parler pendant le cours de leur éducation ?

– Ce n'est seulement, répliqua Déméa, que quant à la partie sujette à la discussion, et susceptible de disputes que je réserve pour la fin l'étude de la théologie naturelle. Mon premier soin est que leur esprit soit imbu de bonne heure des principes de la piété. Ce n'est pas seulement par des maximes et des instructions continuelles, c'est aussi par mon exemple que ces esprits encore tendres et flexibles s'accoutument à respecter les principes vénérables de la religion. Quand ils parcourent la carrière des autres sciences, je leur fais remarquer combien il y a de l'incertitude dans chaque partie de ces sciences, les disputes éternelles qu'elles ont causées, l'obscurité de toutes les espèces de philosophie, et les systèmes non moins étranges que ridicules auxquels les principes de la raison humaine, abandonnée à elle-même, ont conduit les plus grands

génies. Après avoir ainsi préparé leur esprit à se défier de ses forces et à fléchir quand il le faut, je ne crains plus de les initier dans les plus augustes mystères de la religion : je n'appréhende plus les dangers de cette philosophie orgueilleuse et arrogante qui pourrait les égarer au point de rejeter les opinions et les dogmes les mieux établis.

– La précaution que vous prenez, dit Philon, de façonner de bonne heure l'esprit de vos enfants à la piété, est sans doute louable ; vous ne faites rien là qui ne soit très nécessaire dans le siècle profane et pervers où nous vivons. Mais une chose que je me plais surtout à admirer dans votre plan d'éducation, est votre manière de tirer avantage de ces principes de philosophie et d'éducation, qui, en inspirant l'orgueil et l'égoïsme, ont, dans tous les temps, été les plus grands fléaux de la religion. Il est vrai que le vulgaire, étranger aux sciences et aux recherches profondes, témoin des interminables et scandaleuses disputes des savants, voue ordinairement le mépris le plus sincère à la philosophie et n'en est que plus étroitement attaché aux grands principes de la religion qu'il a sucés dès l'enfance. Ceux qui pénètrent tant soit peu dans les sciences et dans les études abstraites, n'ont pas plus tôt aperçu quelque nuance de vrai dans les systèmes les plus nouveaux et les plus extraordinaires, qu'ils ne pensent plus qu'il puisse y avoir quelque chose de trop abstrait pour la raison humaine : ils rompent tous les freins, ils portent des pas téméraires et sacrilèges dans l'intérieur le plus reculé du sanctuaire. Mais j'espère que Cléanthe conviendra avec moi que, sans nous replonger dans l'ignorance qui serait le meilleur remède à ces maux, il est encore un expédient pour arrêter cette liberté profane. Il n'y a qu'à favoriser l'étude et la propagation des principes exposés par Déméa. Reconnaissons sincèrement la faiblesse, l'aveuglement et les bornes étroites de la raison humaine ; réfléchissons mûrement sur ses incertitudes, sur ses contradictions éternelles, même dans les affaires et dans les actions de la vie commune ; représentons-nous les erreurs et les illusions de nos propres sens, les difficultés insurmontables qui se rencontrent dans les premiers principes de tous les systèmes, les contradictions inséparables des simples idées de matière, de cause et d'effet, d'étendue, d'espace, de temps et de mouvement ; en un mot, de quantité de choses de toute espèce qui font l'objet de l'unique science qui a droit de prétendre à quelque certitude et évidence. Quand ces matières sont exposées dans tout leur jour, comme l'ont fait quelques philosophes et presque tous les théologiens, quel homme oserait placer

une confiance assez grande dans la raison, cette faculté si fragile de l'âme, pour avoir la moindre déférence pour ses décisions dans des matières si relevées, si abstraites, si éloignées de l'expérience et de la conduite ordinaire de la vie ? Quand la cohérence des parties d'une pierre, quand la composition seule des parties qui la rendent étendue, quand des objets, dis-je, qui nous sont si familiers, ne laissent pas d'être tellement inexplicables et de renfermer des circonstances si révoltantes et si contradictoires, quelle hardiesse de vouloir décider les matières relatives à l'origine des mondes ou tracer leur histoire de l'éternité à l'éternité !

Pendant que Philon prononçait ces paroles, j'aperçus un sourire sur les lèvres de Déméa et de Cléanthe. Je crus voir dans le sourire de Déméa une extrême satisfaction d'avoir entendu exposer de pareils principes ; je démêlai dans celui de Cléanthe je ne sais quoi de malin, qui paraissait indiquer qu'il avait découvert une espèce de persiflage dans le discours de Philon. – Vous avez donc, dit Cléanthe à Philon, formé le projet d'élever l'édifice de la foi religieuse sur le fondement du scepticisme philosophique, et vous pensez que l'évidence et la certitude abandonneront tous les autres objets d'étude pour aller se concentrer dans ces dogmes théologiques qui, par ce moyen, acquerront une force supérieure, une autorité exclusive. Nous saurons bientôt si votre scepticisme est aussi général, aussi sincère que vous voudriez nous le faire croire : la compagnie va se séparer ; nous verrons alors si vous sortirez par la porte ou par la fenêtre ; nous verrons si vous doutez de bonne foi que votre corps suive les lois de la gravitation ou puisse être lésé par une chute, d'après l'opinion vulgaire, produite par nos sens qui sont trompeurs et par l'expérience qui l'est encore plus. Cette observation, Déméa, servira, je pense, à faire évanouir vos préjugés contre la secte bizarre des sceptiques. S'ils sont de bonne foi, le monde ne sera pas longtemps fatigué de leurs doutes, de leurs sophismes, de leurs disputes. S'ils ne cherchent qu'à rire, ce sont peut-être de mauvais plaisants, mais ils ne sauraient être des hommes dangereux ni pour l'État, ni pour la philosophie, ni pour la religion.

En vérité, Philon, ajouta Cléanthe, quoiqu'un homme, après avoir profondément réfléchi sur les contradictions et les imperfections innombrables, qui sont l'apanage de la raison humaine, puisse, dans un accès de mauvaise humeur, abjurer toutes les croyances et les opinions, il est certain qu'il ne pourra ni persister dans un scepticisme absolu, ni

joindre pendant quelques heures la pratique à la théorie. Les objets extérieurs l'assiègent, les passions l'entraînent, sa mélancolie philosophique se dissipe. Il a beau se faire violence, jamais son humeur ne pourra se plier au misérable rôle du sceptique. Eh ! quel motif le porterait à se faire une pareille violence ? Il ne saurait trouver des raisons qui le contenteraient d'une manière analogue à ses principes. En un mot, rien ne serait plus ridicule que le système des anciens pyrrhoniens, s'il est vrai, comme on le prétend, qu'ils aient fait des efforts pour répandre partout le même scepticisme qu'ils avaient sucé dans les déclamations publiques de leurs maîtres et qu'ils auraient dû garder pour eux seuls.

Sous ce rapport, il semble qu'il y a beaucoup de ressemblance entre la secte des stoïciens et celle des pyrrhoniens, quoiqu'ils eussent des querelles éternelles ensemble. Ces deux sectes paraissent fondées sur cette maxime commune à l'une et à l'autre, que les choses possibles quelquefois et dans certaines dispositions sont possibles toujours et dans toutes les dispositions. Quand l'âme imbuë des idées stoïques est exaltée par l'enthousiasme sublime de la vertu et fortement remuée par quelque apparence de gloire ou de patriotisme, les peines et les tortures les plus cruelles ne sauraient l'emporter sur la satisfaction intérieure de remplir son devoir. Il est même possible qu'avec un secours pareil, elle fasse éclater de la joie au milieu des supplices les plus affreux. Si les exemples d'un si grand courage peuvent se rencontrer, à plus forte raison un philosophe dans son école et même dans son cabinet pourra-t-il élever son esprit à ce même enthousiasme et souffrir en idée les peines les plus aiguës et les calamités les plus désolantes que son imagination peut se retracer. Mais pourra-t-il soutenir cet enthousiasme même ? Son esprit tendu se relâche et ne se remonte pas facilement. Les distractions égarent son âme ; l'infortune l'accable à l'improviste. Et le philosophe dégénère peu à peu jusqu'à n'être qu'un homme vulgaire.

– Je vous accorde, répliqua Philon, la comparaison que vous faites entre les stoïciens et les sceptiques. Mais vous observerez en même temps que, quoique dans le stoïcisme l'esprit ne saurait soutenir longtemps un enthousiasme philosophique, cependant, quand il retombe et conserve encore un peu de ses premières impressions, l'effet des principes des stoïciens percera même dans la vie commune et dans toute l'économie de ses actions. Les anciennes écoles, surtout celle de Zénon, se sont illustrées par des traits de constance et de vertu qui paraissent faire l'étonnement des temps modernes.